

Avertissement. Suite à un problème technique, le cours de JM Muglioni du 25 novembre n'a pas pu être enregistré. Pour pallier ce manque, nous donnons ici les notes de JM. Muglioni. Ce dernier a en effet bien voulu les reprendre et nous les transmettre afin de permettre à chacun de suivre le travail collectif mené dans son atelier ; il reste naturellement propriétaire des droits de reproductions de ces textes.

F. Dupin

Cours du mercredi 25 novembre 2009

Y A-T-IL UNE MORALE SCEPTIQUE ?

Pourquoi le scepticisme le plus radical débouche-t-il sur une morale ? C'est que l'honnêteté intellectuelle suffit pour constituer toute la morale : une tout autre vie s'ouvre devant celui qui décide de ne jamais se laisser aller à croire ou à tenir pour vrai ce qu'il ne comprend pas vraiment, pleinement.

Nous aurons à comprendre que nos folies ne sont pas imputables à on ne sait quelles pulsions ou passions qui nous pousseraient comme des ressorts poussent une montre, mais qu'elles viennent de ce que nous prétendons à la vérité dans cela même que nous ne comprenons pas et d'abord dans le jugement que nous portons sur ce qui est pour nous un bien ou un mal. Le sceptique véritable ne cesse de s'entraîner, à force d'opposer entre elles toutes les thèses, à suspendre son jugement, subit par exemple le froid, comme tout le monde ; mais il ne prétend pas que ce soit autre chose qu'une impression, une apparence, et il ne se prononce pas sur la question de savoir si c'est un bien ou un mal, de telle sorte qu'il souffre moins que celui qui, persuadé que c'est un mal, redouble ainsi la douleur par son « dogmatisme ».

Ce qu'on appellera l'engagement est le contraire de la morale sceptique. Le plus difficile pour la plupart d'entre nous est donc de comprendre cette liberté absolue de l'esprit qui s'élève au-dessus de toutes les passions et de tous les jugements et vit selon la coutume sans lui donner la moindre approbation. Une telle liberté se retrouve chez Montaigne ou dans la morale par provision de Descartes.

Nous ne pouvons ici mettre en ligne le début des *Esquisses pyrrhoniennes* de Sextus empiricus, qui rend compte de la morale sceptique, parce que la difficulté de ces pages rebuterait plus d'un lecteur normalement constitué. Mais nous ne nous priverons pas de les paraphraser. Les numéros y renvoient.

(En 13, à l'objection selon laquelle le scepticisme est en réalité une négation dogmatique Sextus répond : le sceptique ne dit jamais d'une raison qu'elle est fausse mais qu'elle lui paraît fausse. Lorsqu'il met en balance des opinions contraires, il n'a pas lui-même d'avis ou d'opinion, il ne donne pas son assentiment, pas même à la négation...)

Qu'y a-t-il de commun les écoles socratiques et qui semble ne pas pouvoir se trouver dans le scepticisme ?

Le scepticisme semble faire le contraire des autres écoles philosophiques. Pour toutes la philosophie a pour fin de déterminer quels sont les biens que nous devons poursuivre, les vrais biens, et de nous sortir de l'illusion dont pâtissent généralement les hommes. Sans doute, après la cure de *skepsis*, ne serons-nous plus victimes d'illusions, mais nous serons devenus incapables de dire quels sont les vrais biens.

Platoniciens et aristotéliens, pour les grands socratiques, cyniques, stoïciens, cyrénaïques et épicuriens pour les petits, comme on dit, admettent au fond tous que les hommes vivant selon ce qu'ils pensent, leur vie dépend de la qualité de leur pensée. Nos maux viennent pour l'essentiel de ce que nous nous trompons sur les biens et les maux. Par exemple, croyant

que la richesse est un bien, nous voilà malheureux si le sort nous fait pauvres ; celui qui place tout le bonheur dans le pouvoir est misérable et prêt au suicide s'il perd le pouvoir. Nos opinions nous attachent à de faux biens dont la privation est alors un vrai malheur. Philosophier, c'est donc comprendre quels sont les vrais biens et les vrais maux et vivre selon ce qu'on comprend. Comprendre et vivre sont ici une seule et même chose. Le bonheur est essentiellement lié à l'intelligence. Voilà en quel sens la théorie qu'est la philosophie est immédiatement une morale (et non une théorie dont la morale serait l'application). Voilà pourquoi les écoles philosophiques n'étaient pas seulement des universités mais des groupes d'amis vivants en commun selon certains principes et avec un certain style de vie.

Or le doute sceptique conduit à l'indifférence théorique : toutes les thèses sont équivalentes ; il est impossible de s'arrêter à l'une d'entre elles. Il ne peut donc pas y avoir une morale sceptique comme il y a une morale aristotélicienne ou épicurienne ou stoïcienne, c'est-à-dire fondée sur un système dogmatique au sens non péjoratif du terme ; *la rationalité philosophique ne peut en elle-même nous apporter une morale. Une éthique philosophique est en ce sens impossible.*

Voilà pour l'aspect négatif et en effet peu socratique en apparence du scepticisme en matière de morale.

Quelle morale en résulte-t-il, et même vivre en sceptique est-il possible ?

Voilà donc un homme qui ne se prononce plus sur la vérité d'aucune opinion, qui ne soutient aucune thèse sur rien, qui ne tranche aucun différent théorique. Le monde extérieur existe-t-il ? Il n'en décide pas. Est-il une pure illusion ? Il n'en décide pas non plus, il dit seulement qu'il lui semble qu'il existe. Il peut dire « je crois qu'il existe » mais non « il existe ». Il vit donc selon cette croyance mais sans lui accorder une signification théorique. Cet exemple ne choquera finalement pas trop. Car en un sens, cela revient au même dans la pratique se fier à cette croyance et de la tenir pour une vérité. Ce point en tout cas doit être retenu pour comprendre qu'une vie est possible dans ces conditions.

EXEMPLE DE LA CROYANCE AUX DIEUX DE LA CITE

Le livre III des *Esquisses pyrrhoniennes* de Sextus empiricus porte sur la physique Et là il commence par les principes et d'abord par les causes, qui sont selon les dogmatiques soient actives soit passives (la matière). Et comme beaucoup ont prétendu que la cause la plus active est une divinité, commençons par là ! Mais Sextus ajoute : « *en notant au préalable que, prenant la vie pour guide sans soutenir d'opinion, nous disons qu'il y a des dieux et révérons les dieux, et qu'il y a une providence divine* ». Suit la démolition des dogmatiques, i.e. de tous les arguments qui prétendent pouvoir prouver quelque chose en la matière.

C'est donc une pratique religieuse sans aucune forme de « dogmatisme » ; dire comme tout le monde qu'il existe des dieux et qu'ils exercent une providence, mais sans prétendre le savoir ! Pratiquer sans prétendre savoir. *Dire sans croire !*

Distinguer croire et croire !

Mais je ne donne plus au verbe *croire* le sens que je lui donnais tout à l'heure, mais celui qu'il a lorsqu'on parle de croyance en Dieu... Dans un cas, croire exprime un doute – je le crois mais je n'en suis pas sûr – et dans l'autre au contraire une certitude. Attention, donc, il y a croire et croire, distinction élémentaire mais difficile elle aussi.

Ce qui « nous » est étranger dans le scepticisme antique

Ce qui aux yeux d'un moderne passe pour de la mauvaise foi et de la lâcheté. Il y a donc l'idée d'une pratique de la religion de la cité qui ne requiert aucune sorte de conviction ou d'adhésion intellectuelle - en deçà de la distinction du vrai et du faux. C'est aussi loin de la théologie rationnelle qui prétendra démontrer l'existence de Dieu que de la foi, qu'on considère que la foi est en accord avec la raison ou non, c'est aussi loin du

« dogmatisme » athée. Une telle attitude est complètement étrangère à une certaine forme de sincérité qui voudrait que toute action procède d'un engagement personnel et que suivre une coutume simplement parce que c'est la coutume est une façon de mentir, une forme d'hypocrisie.

C'est aussi étranger la manière dont les entreprises voudraient que leurs employés se consacrent à leur travail – religion du travail dont le capitalisme est la première expression et que Max Weber attribuait à son origine protestante. Il y a un gratte-ciel à New York dont j'ai oublié le nom avec des vitraux exprimant un culte du travail imitent le culte chrétien.

Autrement dit le scepticisme repose sur l'idée qu'à peu près tout ce que font les hommes, envisagé au point de vue théorique, est complètement indifférent, et qu'ils s'enferment dans des croyances qui sont des dogmes, au sens péjoratif du terme, et que de là viennent leur malheur. Leurs maux viennent de ce qu'ils font passer à leurs propres yeux leurs croyances pour plus que ce qu'elles sont : ils ne se contentent pas de dire « il me semble », mais prétendent savoir ce qu'il en est des choses alors qu'ils n'ont jamais affaire qu'à des apparences des choses.

Cf. Platon après Socrate distinguant opinion et science. Ce qui n'est qu'une apparence de savoir et un savoir véritable.

...

REVENONS A LA MORALE : RAISON ET COUTUME

En quoi cette confusion d'esprit, confusion en un sens purement intellectuelle, a-t-elle des répercussions considérables sur la vie des hommes, de telle sorte que se délivrer de cette confusion soit une libération morale ? Ils prennent pour science ce qui n'est que plausible ou probable, ce qu'en réalité ils ne comprennent pas, de même ils justifient ce qu'ils font par des raisons – alors que ces raisons sont toujours contestables.

Exemple, *faire passer pour raison ou normal ce qui n'est qu'habitude ou coutume*. Là-dessus Montaigne. La conséquence étant qu'ils se rendent étrangers aux autres hommes qui ont d'autres coutumes. « Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent pas de hauts-de-chausses ! » (hauts-de-chausse = culotte, ce qui est au-dessus de ce qui chausse et monte jusqu'à la ceinture). Des hommes n'ayant pas même mœurs et habits que nous nous semblent non pas seulement des étrangers, mais étrangers au point que nous leur déniions l'humanité.

Cf. Cyniques... Suivre la coutume parce que complètement « *désaccoutumé* » ! Complètement libre par rapport à elle ! Coutume qui n'a plus la moindre apparence de raison, de normalité ! Le sceptique a réussi à ne plus considérer l'habituel comme du normal... Esprit totalement libre donc, et c'est difficile, c'est très difficile de savoir ce qui relève de la moralité et ce qui relève des mœurs, par exemple... Insister !

Nous voudrions que les raisons de nos décisions aient la garantie de la raison, nous sommes avides de justification. Le vrai sceptique n'a pas besoin pour agir de croire que les décisions qu'il juge bonnes pour la pratique de sa vie ont une signification théorique ou scientifique : *il n'a pas besoin d'idéologie*.

Ainsi nous vivons selon les lois et les coutumes de notre pays, mais selon ces lois et ces coutumes dépouillées de tout ce que les hommes y ajoutent d'opinion et de croyance, sans fanatisme donc. Nous avons perdu ce sens de la liberté et pris l'habitude d'aduler les pouvoirs parce que nous nous imaginons que nous les élisons. On ne peut comprendre les anciens sans paraître faire de la provocation. J'ose donc dire qu'un roi élu est pire qu'un roi héréditaire, que la monarchie républicaine est moins républicaine que la monarchie héréditaire. Nous avons oublié cette liberté de jugement, celle du cynisme et le scepticisme antiques, en un temps où les philosophes avaient le courage de ne pas croire à ce qu'aujourd'hui on appelle les valeurs et que nous serions tenus de partager. Le sceptique antique ne partage pas les valeurs de ses contemporains, pas plus que le cynique. Il ne trouve pas honteux d'aider une femme et de s'occuper d'une porcherie.

Je vais suivre le début des hypotyposes et paraphraser le début du Livre I. *Sextus empiricus* définit le scepticisme.

LE BUT DU SCEPTICISME EST UNE MORALE !!

[12] Nous disons que le principe et la cause du scepticisme est l'espoir de parvenir à l'ataraxie [l'absence de trouble]. En effet les hommes *mégaloéphueis* d'une grande noblesse d'esprit (troublés par l'absence de loi (*anomalía*) dans les choses et demeurant dans l'aporie, [ne sachant pas] auxquelles il faut donner son assentiment, se mirent à chercher (*zêtein*) ce qui est vrai et ce qui est faux dans les choses, pensant qu'ils parviendraient à l'ataraxie [absence de troubles] en distinguant ce qui est vrai et ce qui est faux. Le principe de l'école sceptique est d'abord qu'à toute raison s'oppose une raison égale ; ...

1/ L'exigence de vérité conduit au scepticisme

Les hommes qui sont devenus sceptiques sont partis d'un embarras, d'un trouble : ce qui les trouble, c'est de ne pas pouvoir se prononcer sur la vérité parce qu'il n'y a pas de loi ou de régularité dans les choses. Leur point de départ, c'est l'impossibilité de savoir ce qui est vrai et faux. Or les « *mégaloéphueis* », les meilleurs esprits, pensaient trouver l'ataraxie en apprenant à distinguer le vrai du faux : en sortant de l'aporie où ils étaient. Autrement-dit, ils cherchent du côté du « dogmatisme » une issue à l'aporie, « *pensant qu'ils parviendraient à l'ataraxie [absence de troubles] en distinguant ce qui est vrai et ce qui est faux* ». Mais au lieu de trouver comment distinguer le vrai du faux, ils prennent conscience « *qu'à toute raison s'oppose une raison égale ; en effet, à partir de là il nous semble que nous pouvons cesser de dogmatiser.* »

2/ A quoi le sceptique donne-t-il encore son assentiment ?

Mais ne pas dogmatiser, ne pas prétendre à la vérité, ce n'est pas refuser de donner son assentiment à tout, nier tout : car si j'ai froid, je ne dirai pas que je n'ai pas froid. Mais, dit le sceptique, je refuserai d'acquiescer aux choses obscures (*adèlôn*) qui sont objet de science. Qu'est-ce que cela veut dire ? Lorsqu'un sceptique rapporte ce qu'il éprouve, lorsqu'il subit des affections ou passions de cette sorte, c'est-à-dire qu'il ne peut pas ne pas subir (il est forcé de les éprouver), quand donc il dit qu'il a froid ou qu'il aime tel mets ou tout autre impression ou affection, il ne prétend pas rapporter une opinion ou soutenir une thèse. Ce qu'il éprouve ne donne pas lieu chez lui à l'affirmation d'une vérité.

objection

Avant de poursuivre, nouvelle *objection* : s'il en est ainsi, s'il suffit de dire : il me semble, j'éprouve, etc. sans prétendre en rien à la vérité, on n'a pas une philosophie, on, n'a pas une école philosophique.

Réponse

La page [16] répond à cette objection (mais sans la formule) : en quel sens le scepticisme est-il une secte ou une école, une « hérésie », un choix. Non pas au sens où une école a une doctrine, mais au sens où elle donne une orientation, une voie (*agôgè* comme dans *démagogie, pédagogie, psychagogie*). Au point de vue théorique il faut dire qu'il n'y a que des apparences, des « il semble que » et non des « il en est ainsi » : ce qui montre qu'il n'y a qu'à vivre selon les coutumes, les lois, et les orientations de nos pères (*patria*), d'un côté, et de l'autre selon nos passions propres. *ta oikeia pathè* (parallèlement à *patria* pour les trois autres termes).

Je répète : coutume sans accoutumance ! désaccoutumé !

= Coutume et nature, toutes deux dépouillées de tous les jugements que les hommes passent leur temps à la recouvrir.

Comprenons donc que la pratique de la vie par le sceptique véritable n'a rien de facile ou d'ordinaire dans sa manière de mener une vie ordinaire. Il a une façon extraordinaire d'être ordinaire. Suivre la nature et la coutume, cela ne va pas de soi et suppose que nous commençons par nous entraîner à *décroire*, ce qui n'est pas tant cesser d'avoir des croyances que cesser de leur donner une valeur qu'elles n'ont pas : ce n'est pas la coutume qui est dangereuse ou la tradition, mais le traditionalisme et notre façon assez fréquente d'absolutiser nos mœurs. Vivre selon nos mœurs, nos us et

coutumes, en sachant que ce ne sont que des us et coutumes, cela ne suffirait-il pas pour faire la paix entre les hommes et les garantir de toutes les folies qui causent leur perte et celle des Etats ?

Il faut être passé par la longue épreuve sceptique, zététique, s'entraîner à la mise en question permanente de toutes les opinions et thèses. Faute d'un tel exercice en effet nous nous imaginons que c'est manquer de sincérité que n'être pas fanatique et ne suivre que les opinions qu'on croit vraies et pour lesquelles on est prêt à mourir.

BROCHARD résume le scepticisme : **défi au sens commun, philosophie du sens commun.**

Défi car le sens commun admet que le monde existe et que la représentation que nous en avons est vraie. Nul ne se contente de dire qu'il lui semble que le feu brûle...

Retour au sens commun car c'est la manière dont les hommes vivent lorsqu'ils ne sont pas philosophes qui est finalement la bonne manière de vivre et non celle qui découlerait d'une doctrine philosophique...

Sens commun n'étant pas bon sens, mais usage du bon sens dans les occurrences ordinaires de la vie... usage qu'en fait un artisan, un commerçant...

Hadot : arriver à la perfection de l'art en renonçant à l'art, arriver à la perfection de l'art qu'est la vie philosophique en renonçant au discours philosophique – en tant que doctrine car a-phrasie n'est pas silence...

Note sur Montaigne

C'est ainsi que *Montaigne ne méprise pas les cannibales* dont les coutumes nous offusquent comme elles scandalisaient ses contemporains. Puisqu'en effet les cannibales se distinguent de nous par des coutumes qui, en tant que telles, sont prises en compte indépendamment de toute question de vérité, il n'y a aucune raison de les considérer comme moins hommes que nous, c'est-à-dire moins raisonnables, et il est donc possible de leur donner la parole, c'est-à-dire d'écouter ce qu'ils disent de nous et ainsi nous dépandre de nos propres préjugés. Cf. le persan de Montesquieu. Non pas que ce jugement implique que nous méprisions à leur tour nos coutumes comme des préjugés et devenions cannibales, mais par là même nous saurons que ces sauvages trouvent ridicule qu'une troupe d'hommes armés se laisse commander par un enfant : nous respecterons la royauté parce que c'est l'ordre établi et qu'il faut beaucoup de présomption pour en proposer un meilleur, et ainsi nous la respecterons sans nous imaginer que c'est le seul régime possible et qu'il faut l'imposer aux autres peuples. Ainsi le pyrrhonien Montaigne put travailler à la succession d'Henri III, à l'accession au pouvoir d'Henri IV et au maintien en France de la royauté. Sans renoncer à son catholicisme, il sut contribuer à faire que les deux camps déchirés par les guerres de religion puissent discuter. Et cette prise de conscience de la nature de coutume des coutumes conduit Montaigne à comparer la manière dont les cannibales font cuire leurs parents une fois morts et celle dont des chrétiens font cuire vivant d'autres chrétiens par charité parce qu'ils ne sont pas chrétiens de la même façon.

D'où les problèmes d'interprétation de MONTAIGNE : est-il seulement sceptique ou déjà formule-t-il quelque chose qui prépare les droits de l'homme ? Contre la torture, le bûcher pour sorcières ou hérétiques, le colonialisme, les guerres de religions etc. Cela n'est pas seulement sceptique, dira-t-on, comme Conche. C'est qu'il y a un lien entre le scepticisme et cette découverte de l'homme universel : pour trouver l'humanité vraie, il faut dépouiller l'homme et ainsi voir ce qui est vraiment en lui homme et non pas simplement costume. Démasquer ! Travail commun d'ailleurs au scepticisme et au stoïcisme. Ne pas prendre pour soi ce qui n'est qu'opinion de soi. Si bien que le moi trouvé est à la fois unique, singulier, daté, avec un tempérament qui est celui du seul Montaigne, est universel, car il révèle ce qui en l'homme est irréductible aux préjugés et aux coutumes : une nature

que personne ne sait voir et suivre. Une fois le décapage sceptique mené à bien, ou plutôt poursuivant toujours ce décapage de la statue de Glaucus :

Platon - République X

Rousseau, début du second Discours.

Montaigne trouve l'universalité de l'humain : ce qui est commun à tous les hommes par delà les différences extérieures dues à l'histoire et à la géographie. En même temps qu'il ne parle que de lui puisqu'il n'a affaire au fond qu'à ses représentations, et ne saurait donc se prononcer sur le monde et les autres, il retrouve l'universel (Complexe, car le dessein de faire un livre où se peindre est d'une originalité extrême... d'autant que ce n'est pas de la biographie).

Retour aux sceptiques.

Suivre la nature et les coutumes : c'est à cela que conduit le dessein de s'en tenir aux *phainomena*, à l'impression (*phantasia*) reçue (*pathétique*, mot grec) – sans jamais nous prononcer sur la question de savoir si ce qui est *est* tel qu'il nous apparaît. [20] Mais la question est plus délicate s'agissant des passions (sens de ce mot...)

Le sceptique reconnaît la douceur du miel, mais seulement en tant qu'elle lui apparaît, pas en tant que propriété du miel ou réalité distincte de l'impression. Lorsqu'il oppose les apparences entre elles, ce n'est pas pour nier que les choses lui apparaissent comme elles lui apparaissent, mais pour s'opposer aux dogmatiques qui prétendent se prononcer sur les choses. Que tel trouve un mets amer et l'autre doux, cela n'est donc pas nié, ce qui est nié, c'est que nous sachions ce qu'est ce mets.

De même que le feu chauffe ne veut pas dire que je sache qu'il y a une propriété inhérente au feu qui est de produire de la chaleur, laquelle n'est donc qu'une impression – ce qu'on retrouvera chez Hume.

Dénonce donc la *propé'teia* des dogmatiques : *précipitation* – Cf. Descartes ! cf. *propi'ptô*, tomber en avant. On disposait de la traduction latine d'Henri Etienne du temps de Descartes : Les *Hypotyposes* ont été trad. en latin par H. Etienne en 1562 (le texte grec ne parut qu'en 1626); les livres *Contre les Mathématiciens* ont paru, avec avec trad. lat. de G. Hervet, en 1569.

[21] distingue le « critère » théorique et le critère pratique : sur quel critère décider d'entreprendre ceci plutôt que cela ? Sur le critère de l'apparence ! [22] Et donc aussi la *phantasia* – l'impression ou représentation (sensible) : il y a là quelque chose qui nous persuade et qui nous touche involontairement, persuasion et passion, et qui ne peut être objet de recherche (ego : c'est-à-dire d'une antithétique ! je sens le miel doux, je ne peux pas le sentir autrement). Nous ne nous opposons pas sur la question de savoir si les choses nous apparaissent comme elles nous apparaissent mais sur celle de savoir si elles sont telles qu'elles nous apparaissent.

[23] Ainsi, en nous attachant aux apparences (phénomènes), c'est sans avoir d'opinion que nous vivons en suivant des règles de vie, puisque nous ne pouvons être complètement inactifs (*ane'rgètoi*) Cette observation des règles de vie semble avoir quatre aspects :

- 1 avoir la nature pour guide,
- 2 éprouver nécessairement des passions,
- 3 se conformer aux lois et les mœurs,
- 4 apprendre les arts. [24]

1 Je dis la nature comme guide car naturellement nous avons des sens et une intelligence,

Je propose pour en comprendre la signification positive, un exemple simple. Il est clair que nous ne pouvons pas nous fonder sur une science absolument certaine pour savoir ce qu'il nous convient ou non de manger : en la matière, il n'y a pas lieu de chercher secours du côté de la philosophie, mais du côté de la nature. Et par là nous vivrons plus prêts des bêtes qui, suivant la nature, sont assez bien réglées, que des hommes dont les opinions et l'imagination font des goinfres. Le scepticisme nous a délivrés des

illusions humaines et rendus à la nature dépouillée de ces illusions. [Pyrrhon 360-275 et Diogène 413-327 sont de la même époque (356-323 Alexandre)].

L'intelligence dont il s'agit est le bon sens pratique et non un prétendu savoir...

2 éprouver nécessairement des passions car la faim nous conduit à la nourriture et la soif à la boisson,

3 se conformer aux lois et les mœurs, c'est considérer la piété comme bonne et l'impiété comme mauvaise,

4 apprendre les arts, car nous ne sommes pas inactifs dans les arts que nous pratiquons.

Et nous disons tout cela sans avoir d'opinion (*adoxastôs*).

Je reviens au dépouillement sceptique qui fait que l'homme retrouve l'animalité comme le voulaient les cyniques. Ce n'est pas manger parce qu'on a faim, ou suivre une coutume, qui est rendu impossible par le scepticisme, c'est s'y déterminer en croyant qu'on fait bien et qu'on entreprend un acte que la raison justifie. La modération des passions, *métrio-pathie*, résulte de l'*iso-sthénie* ! Car les passions ne sont pas naturelles : leur violence, leur fanatisme dépend du jugement que nous portons sur les biens et les maux. Ce ne sont pas nos désirs qui sont dangereux, mais c'est la justification que nous leur apportons qui les rend furieux et insatiables.

Rappel : le propriétaire n'est pas sans pitié parce qu'il satisfait un désir naturel mais parce qu'il défend bec et ongles son droit et qu'il est prêt pour cela à tout, à faire mourir ou à mourir. Se passionner pour quelque chose, c'est le juger essentiel ! Toutes les passions au sens de ce qu'on subit (affect) sont dangereuses en ce qu'elles deviennent toujours des passions au sens qu'a pris le terme quand on dit « se passionner pour quelque chose », c'est-à-dire que l'homme est fanatique dans ses moindres désirs. Ce fanatisme vient de ce que nous donnons l'estampille de la raison à tout ce que nous désirons, nous revendiquons, nous ne nous contentons pas de désirer : nous attachons à l'objet de nos espérances une importance capitale, essentielle, absolue. Alors, le moindre échec nous rend malheureux. Délivrer l'homme des affirmations illégitimes qui viennent de sa raison, c'est donc le délivrer du fanatisme qui en résulte et par là des passions qui dévastent la terre.

Je réponds peut-être par là à la question posée je ne sais plus quand sur le besoin de croire...

Vivre sans croyance !

Je reviens sur ce qui choque le plus souvent mes contemporains, que le sceptique ne conteste pas les lois et les coutumes et même qu'il ne les critique pas : qu'on appelle parfois *un conformisme*.

On retrouve quelque chose de semblable dans la morale « par provision » de Descartes ou chez Montaigne... La critique la plus radicale de soi-même, par laquelle je parviens donc à ne plus me faire l'avocat de mes opinions, à ne plus me croire capable de justifier mes croyances, ne me conduit nullement à la remettre en cause de l'ordre établi ni à me mêler de faire des propositions pour le réformer. : *le sceptique, précisément le plus radical, est le contraire d'un révolutionnaire*, et même les révolutions ne sont pour lui que « nouveautés » (Montaigne) : chambardements vains, fondés sur la vaine prétention de quelques uns à faire que leurs opinions gouvernent le monde. Les révolutionnaires croient que leurs pensées sont telles qu'elles peuvent s'imposer à l'univers. Ils veulent remplacer l'ordre établi par l'ordre conçu.

Mais attention ici à ne pas se méprendre ! Il ne s'agit pas de la part d'un sceptique véritable, par exemple d'un Montaigne, de timidité ! Il ne s'agit pas d'une sorte de *conformisme bien pensant* qui se satisfait de ce qui est par paresse d'esprit et manque de conviction ou tout simplement par intérêt ! C'est quelque chose de beaucoup plus difficile et d'infiniment plus rare que *l'indifférentisme politique* ordinaire qui se fonde sur un refus d'examiner. Le sceptique, je n'ai dit, ne croit pas aux valeurs auxquelles ses contemporains sont attachés, il n'a pas besoin d'approuver les lois et les La difficulté de vivre comme le sceptique

Mais vivre comme le sceptique est très difficile Ne pas croire, ne rien croire, est un exercice qui demande un entraînement permanent. L'examen sceptique soit se poursuivre toujours, et par là il maintient à force d'arguments l'équilibre entre toutes nos opinions, nos croyances, nos pensée.